



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Synonymes François, Leurs Différentes Significations Et Le Choix Qu'il En Faut Faire pour parler avec justesse

Girard, Gabriel

Rouen, 1788

IX.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60158](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60158)

noncer le *c* d'*avec* devant quelque lettre qu'il se rencontre, & se garder bien de dire, *avè moi*, *avè un de mes amis*. On ne sauroit, dit-il encore, prononcer *avec vous* que de la même façon que l'on prononce *avecque vous*. Puisque cela est certain, & que personne n'en doute, je demande qu'est-ce que gagnait l'oreille aux trois dernières lettres d'*avecque*, lesquelles forment une syllabe qui n'a de réalité que pour les yeux? Aussi l'Académie, dans ses Observations sur Vaugelas, disoit-elle aux Poètes, il y a plus de soixante ans qu'il est bon de ne conserver qu'*avec*.

I X.

(4) *Ho, Monsieur, je vous tien.*

Autrefois, comme on peut le voir dans la Grammaire de R. Etienne, les premières personnes des verbes, au singulier, ne prenoient point d'*s* à la fin. On réservait cette lettre pour les secondes personnes, & on mettoit un *t* aux troisièmes. Par-là chaque personne ayant sa lettre caractéristique, nos conjugaisons étoient plus régulières. Car ne croyons pas que notre langue soit l'ouvrage de l'ignorance ou du hasard. Elle a ses principes, & qui sont très-uniformes, dès le temps de François I. A la vérité, l'usage depuis deux siècles a introduit divers changements, dont plusieurs ne valent peut-être pas ce qu'ils nous ont fait perdre. Mais que la raison ou le caprice les ait dictés, ils n'en sont pas moins une loi pour nous, du moment que l'usage nous condamne à les recevoir.

Tel est le changement (5) d'orthographe aux

(4) Plaideurs, I, 3, 5.

(5) Vaugelas, Rem. CXXXVI.

premières personnes des verbes. D'abord les Poëtes s'enhardirent à y mettre une *s*, afin d'éviter la fréquente cacophonie qu'elles auroient faite sans cela devant les mots qui commencent par une voyelle. Comme ils n'avoient rien de semblable à craindre des verbes qui finissent par un *e* muet, parce que ceux-là s'élient, ce sont les seuls qu'ils ont laissés sans *s*; & insensiblement l'usage des Poëtes est devenu si général, qu'enfin l'omission de l'*s* aux premières personnes des verbes qui finissent par une consonne, ou par toute autre voyelle que l'*e* muet, a été regardée comme une négligence dans la prose, & comme une licence dans le vers. Racine en fournit plusieurs exemples. Vous trouvez dans Bajazet, *Je vous en averti*, qui rime avec *parti*. Ailleurs, *je reçois*, *je croi*, *je voi*, riment avec *emploi*, avec *moi*.

Au reste, les Commentateurs de Vaugelas auroient dû faire observer que le verbe *avoir* est le seul de son espèce qui n'ait pas subi la loi commune. On écrit toujours *j'ai*, & point autrement, quoiqu'on écrive *je fais*, &c.

X.

(6) *Comment ! c'est un exploit que ma fille lisoit.*

Pour la rime, il faut prononcer *lisoit* comme *exploit*, par où finit le vers précédent. Vaugelas (7) nous apprend que les gens de Palais prononçoient encore de son temps, à pleine bouche, la diphtongue *oi*; & cette coutume,

(6) Plaideurs, II, 3, 15.

(7) Remarque CX, où il examine quand la diphtongue *oi* doit être prononcée comme elle est écrite, ou bien en *ai*.